

Je ne terminerai pas sans dire quelques mots sur les remarques de MN concernant le réalisme de Sue. J'admets que les aspects théoriques des rapports entre divertissement et réalisme auraient pu être mieux définis. Cependant, j'insiste sur le caractère double du réalisme de Sue: il ne s'agit pas uniquement de descriptions minutieuses du quotidien, mais aussi d'un réalisme plus complexe et profond, s'appuyant sur un imaginaire de «types», tels que Lukàcs les a conçus dans ses analyses du réalisme de Balzac. C'est un des aspects de mon ouvrage que je regrette de ne pas avoir approfondi. Or, même en insistant, je n'aurais sans doute pas trouvé une meilleure expression que celle de MN qui affirme que même si Sue se voyait comme un «popularisateur d'idées» et savait qu'il fallait amuser le public pour l'instruire, la grandeur de sa création romanesque était «qu'il parvienne à transcender cette dichotomie simpliste, en sorte que les éléments divertissants se muent en véhicules du message profond». Selon MN, l'œuvre de Sue «décrit, émeut et rêve, tantôt sur un mode 'réaliste', c'est-à-dire tout près de la réalité quotidienne des lecteurs, tantôt sur un mode 'frénétique' c'est-à-dire en ouvrant la voie au monde fantasmagorique du subconscient». C'est une formule très précise pour justifier la fascination qu'a exercée cette œuvre sur ses lecteurs et pour expliquer pourquoi le sujet mérite un intérêt qui va au-delà des résultats que j'ai obtenus dans mes analyses.

Sans prétendre avoir épuisé mon sujet, je me permets de souscrire à ces réflexions de MN et d'exprimer mon espoir de voir d'autres chercheurs atteindre un niveau de perfection supérieur au mien en étudiant encore plus en profondeur le phénomène Eugène Sue et ses rapports avec l'histoire littéraire. Car je suis d'accord avec MN qui constate que dans ce domaine presque tout reste à faire: ce n'est qu'après de nombreuses analyses de l'homme, de l'œuvre et des lecteurs qu'on pourra définitivement déterminer l'originalité de Sue et son rôle dans l'histoire littéraire et culturelle de l'Europe.

Brynja Svane  
Université de Roskilde

#### John Pedersen:

L'auteur a fait un choix judicieux en présentant ses abondants matériaux en trois volumes d'importance sans doute inégale, mais constituant un ensemble équilibré qui permet un débat selon les règles.

Le premier volume, consacré à des recherches bibliographiques, présente les fonds Sue de deux bibliothèques parisiennes, la Bibliothèque historique de la ville de Paris et la Bibliothèque de l'Arsenal. En ce faisant, l'auteur parvient à compléter, très utilement, les instruments de travail jusqu'ici disponibles, notamment le catalogue de la Bibliothèque Nationale et la bibliographie chronologique de René Guise, publiée en 1982 dans la revue *Europe* (numéro spécial Eugène Sue).

Les deux autres volumes se complètent de façon intéressante. Le deuxième étudie la réception des premiers lecteurs et, détail important, l'éventuelle influence de ces lecteurs sur le développement des *Mystères de Paris* au fur et à mesure de leur publication en feuilletons. Le troisième volume, de son côté, présente des analyses approfondies d'*Arthur*, de *Mathilde* et des *Mystères de Paris*, complétées par des remarques sur *Le Juif errant* et *Les Mystères du peuple*, le tout étant

coiffé d'une mise en perspective à la fois sociale et littéraire. Il convient de regarder de près les contributions de ces deux volumes.

Le deuxième volume est intitulé *Les lecteurs d'Eugène Sue*, mais il faut préciser qu'il s'agit, presque uniquement, des lecteurs des *Mystères de Paris*. De la vaste correspondance que valut à Sue ce chef-d'œuvre des romans-feuilletons, on a gardé 420 lettres. Quoique, entre autres, Louis Chevalier et Rudolf Schenda aient déjà cité des extraits de cette correspondance, c'est la première fois que nous pouvons étudier un choix représentatif de ces lettres.

L'auteur nous présente et commente 24 spécimens, et il est évident que l'intérêt principal porte sur les critères qui ont présidé au choix et à la classification de ces lettres.

Il semble y avoir une petite difficulté à concilier deux points de vue opposés en ce qui concerne le choix des lettres. D'une part, l'auteur se fonde sur les raisons personnelles qui ont poussé les correspondants à lire Sue et sur leurs modes de lecture, mais en même temps, leur 'rôle social' est aussi considéré comme critère, ce qui ne manque pas de laisser le lecteur un peu déconcerté.

Trois types de lecture sont pris en considération: la lecture dite 'naïve', la lecture référentielle et, enfin, une lecture appelée 'transférentielle', où les lecteurs prennent Sue comme modèle ou comme figure protectrice.

On voit les problèmes que pose une telle classification. D'une part, les deux premiers types semblent difficiles à distinguer l'un de l'autre, d'autre part, le troisième type est fondamentalement différent des deux premiers. L'auteur me semble ici chevaucher entre une phénoménologie de la lecture (domaine à peine défriché dans l'état actuel des études) et une sociologie des lecteurs.

Il aurait été utile de pousser un peu plus loin les réflexions préalables sur ce que l'auteur appelle «la manière de lire» (p. 47). En discernant, par exemple, la *fascination* de la fiction et l'*engagement* politico-social émanant de la lecture; en différenciant entre lecture escapistes et lecture émancipatoire; et en tenant compte des motifs très différents qu'avaient les correspondants pour s'adresser à Sue (remerciements, souhaits pour la suite des feuilletons, propositions critiques, demandes d'aide, etc.).

La valeur du volume sur les lettres réside dans l'édition d'un choix intéressant de lettres qui nous permettent de mesurer le statut de Sue auprès de ses lecteurs et l'ampleur de la réception des *Mystères*.

La partie la plus importante de cette trilogie suélienne est sans aucun doute le troisième volume intitulé *Si les riches savaient!*. C'est là que l'auteur nous montre ses dons pour l'analyse littéraire, et cela vaut particulièrement pour les chapitres consacrés aux deux romans *Arthur* et *Mathilde*. Ce n'est pas le moindre mérite de Brynja Svane que de nous avoir restitué, à la place qui leur convient dans l'histoire littéraire, ces deux œuvres injustement méconnues. Regardons de plus près le chapitre sur *Mathilde*.

«Mathilde ou la condition féminine...» – dès le sous-titre, les jeux sont faits. L'auteur nous avertit ouvertement de la perspective dominante de sa lecture. Cela est, bien entendu, fort légitime. Mais il convient toujours de se demander, à propos de l'optique choisie pour une analyse: A quel prix? Quels sont les éléments qui restent dans l'ombre quand l'œuvre est examinée sous tel ou tel angle?

Il me semble en tout cas que l'optique choisie par l'auteur risque de rendre le roman plus 'féministe' qu'il ne l'est en réalité. Est-ce vrai, d'ailleurs, que le roman est »connu pour son féminisme« (p. 155)? La question essentielle pour moi est cependant de savoir s'il est bien fondé de voir dans le roman une attaque contre le mariage, comme le fait l'auteur. A mon avis, le mariage comme institution n'est nullement mis en cause; autrement, la fin du roman n'aurait pas de sens!

A la page 176 du volume, l'auteur insiste sur le fait que le »discours fictionnel se double à plusieurs reprises d'un discours nettement non-fictionnel«. Cette façon de voir n'est peut-être pas évidente pour tous, et l'auteur aurait rendu de grands services à ses lecteurs en approfondissant un peu ces considérations. Elles s'expliquent sans doute par le soin qu'a l'auteur de relier *Mathilde* aux *Mystères de Paris*, œuvre réputée pour son riche 'niveau didactique'. Or, il aurait été intéressant de voir aussi *Mathilde* dans une autre perspective: celle du roman du 18<sup>e</sup> siècle. Plus d'une fois, le roman de Sue fait penser, par exemple, à *La vie de Marianne*.

Le thème de Cendrillon est très bien utilisé par l'auteur, qui en outre, dans cette analyse, excelle dans le traitement du thème de l'amour. Mais le thème de Cendrillon ne me semble pas déterminer la structure du roman, qui est trop complexe pour que le schéma bien connu des *actants* puisse rendre ici des services notables. Plus important, pour moi, est »la dichotomie entre le Bien et le Mal« dont il est question à la page 198. Car Sue est un grand moraliste, malgré sa réputation qui va souvent dans d'autres directions.

Le chapitre consacré aux *Mystères de Paris* est centré, avant tout, sur les structures narratives. L'auteur se réfère (p. 255) à l'article de W. Iser »Die Appelstruktur der Texte«; mais il est dommage que cet article ne soit pas utilisé à fond, car il aurait permis à l'auteur de discuter dans les détails certaines de ses propres positions, notamment concernant la façon dont un texte peut diriger les réactions du lecteur.

Selon une des thèses de Brynja Svane, il y a un rapport étroit »entre la thématique sociale du roman et l'exploitation habile de quelques-unes des structures narratives favorites du folklore« (p. 264). Pour moi, il y aurait lieu, aussi, de réfléchir sur les liens entre l'*éthique* et les structures narratives, ce que l'auteur semble confirmer à la page suivante. Le problème ici esquissé n'est pas sans importance, par exemple, pour la lecture de l'épisode Gringalet (p. 271-72).

Chaque analyse se termine par des remarques sur »Réalisme et Divertissement«, c'est-à-dire, entre autres choses, sur le pouvoir de fascination qu'exercent les romans de Sue. On aurait aimé que l'auteur eût consacré plus de temps à ces problèmes (le privilège de l'intervenant étant de demander »Toujours plus!«). En tout cas, l'humour et l'ironie ne semblent pas avoir particulièrement intéressé l'auteur, ce qui une fois de plus, est parfaitement légitime. Ajoutons que c'est un peu dommage, car le récit-cadre de *Mathilde* aussi bien que de nombreux passages des *Mystères*, comportent de véritables morceaux d'anthologie.

Dans le dernier grand chapitre de son étude, l'auteur fait des efforts pour encadrer ses analyses dans des réflexions de portée plus générale sur des thèmes aussi

différents que 'texte et communication', 'la notion de paralittérature', la biographie de Sue et le mouvement ouvrier et les conditions sociales des années 1840.

On le voit: il y a ici matière à plusieurs volumes! Louons le courage de l'auteur et ne regrettons pas trop les limites qui lui ont été imposées par les cadres du travail. Mais il n'est pas possible de cacher le caractère hétéroclite du chapitre; peut-être eût-il été fructueux de se concentrer sur un ou deux aspects, par exemple le mouvement ouvrier et la littérature contemporaine? Avec un tel choix, l'auteur aurait pu mieux se concentrer sur l'opposition Balzac-Sue sur laquelle, en effet, il est difficile de ne pas réfléchir. Peut-être que l'auteur aurait pu utiliser ses excellentes analyses des différents niveaux discursifs chez Sue pour souligner une des différences fondamentales entre Sue et Balzac. Celui-ci, en effet, opère une *intégration* des différents niveaux, alors que l'originalité de Sue pourrait résider en l'effort pour les tenir distincts.

Terminons sur quelques remarques 'obligatoires' concernant l'apparat critique de l'ouvrage. Il est pour le moins curieux que le troisième volume n'ait pas de pagination continue, et l'on s'étonne de ne pas trouver, dans la bibliographie, des ouvrages cités en cours de route. On note aussi une lacune: l'ouvrage de Walburga Hülk, *Als die Helde Opfer wurden* (1985).

La tonalité plutôt critique de ces remarques fait partie de la règle du jeu: on connaît le rôle de l'intervenant lors d'une soutenance de thèse. Cependant, je m'en voudrais de ne pas terminer sur une note moins sévère en insistant sur le très grand travail engagé et sérieux qu'a accompli Brynja Svane pour porter à la lumière un Eugène Sue plus complet que celui que nous connaissions avant.

John Pedersen  
Université de Copenhague

**Réponse à John Pedersen:**

La critique assez sévère de M. John Pedersen s'inscrit dans le cadre de l'institution doctorale du Danemark, où le rôle de l'intervenant est de souligner les points faibles ou peu convaincants d'une thèse, sa critique ayant pour but, entre autres, de constater si la thèse en question est assez sérieuse pour mériter une mention. Me pliant aux mêmes règles, j'admets la justesse de la critique, mais je me permets d'y répondre, tout en constatant que ma thèse a été reçue et que le débat écrit doit donc surtout attirer l'attention sur les aspects de la discussion censés avoir un intérêt plus général pour les recherches en cours dans le domaine du roman populaire du 19<sup>e</sup> siècle.

La critique de John Pedersen se concentre d'abord sur mon analyse des lettres de lecteurs, dans le second volume de la thèse, et c'est surtout à cette critique que je répondrai, parce que cette partie de mon analyse est très importante pour l'ensemble de la thèse.

Les remarques critiques sur la méthodologie utilisée pour l'analyse des lettres sont pertinentes, étant donné le caractère disparate du corpus que j'ai voulu analyser: la diversité des lettres semble invalider au préalable toute approche sévèrement exclusive, ce qui ne facilite pas, évidemment, une recherche scientifiquement méthodologique.